

HISTOIRE ET LANGAGE (').

Le langage est un prodigieux gisement d'alluvions déposées au fil des siècles tout au long de l'existence des hommes. Comme tout autre horizon sédimentaire, il réserve à qui sait les dégager de leur gangue des trouvailles exaltantes. Cette moisson de signes, reflets de situations vécues, traduction d'attitudes mentales, fruits des relations avec autrui et avec le milieu, l'historien ne peut en ignorer le témoignage. Quelle richesse dès lors dans ces volumes à travers les analyses subtiles de la terminologie indo-européenne. Que l'interprétation linguistique vérifie le plus souvent le donné ethnologique se trouve ici encore confirmé. Quels révélateurs donc, de part et d'autre, pour l'histoire sociale !

L'économie.

Distingué du commun mâle, le reproducteur se confond avec la pluie, principe de fécondité, ainsi le latin distingue *uerres* = le verrat, de *sus* = le cochon mâle adulte, par opposition à *porcus* = le porcelet. Le nouveau-né, c'est la « goutte de rosée ».

Le troupeau (gr. *probata*) c'est la *richesse qui marche*, par opposition aux biens qui gisent (gr. *keimélia*) : lingots, meubles, etc. Ce n'est qu'ensuite que le terme désignera les moutons. La notion de richesse donc précède l'image de la richesse. Il en est de même du latin *pecus*, la richesse par excellence, qui finit par désigner le bétail. *Pecunia* ne se réfère jamais à celui-ci mais à tous les usages possibles de la monnaie comme valeur économique. *Faihu* en gotique, *fihu* en vieil haut allemand, le vieil anglais *feoh*, le vieux français *feu*, le français *fief* se réfèrent à l'origine à la fortune mobilière, accessoirement au bétail. La terre représente un stade final d'implantation territoriale.

Catle, *catel*, viennent de *capitala*, bien principal, ils ne concernent le troupeau que par incidence.

En Indo-Européen, *donner* et *prendre* se rejoignent dans le geste. Ils sont inséparables du couple vente et achat. Le latin *emo* = j'achète, veut dire d'abord *je prends à moi, je tire à moi*. Il a dû s'appliquer à des êtres que l'on tire à soi après en avoir fixé le prix. La notion d'achat a son origine dans le geste qui attire non dans le geste qui donne. Le besoin est du côté du client !

1 BENVENISTE Emile, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. 1. *Economie, parenté, société* ; t. 2. *Pouvoir, droit, religion*, dans coll. « Le sens commun », Paris, Minuit, 1966.

Le latin appelle *hostis* celui qui compense le don reçu par un don plus important, c'est-à-dire qui est en relation de compensation. *Hostis* finit cependant par désigner l'ennemi tandis que l'hôte se nommera *hospes*. L'étranger est toujours ambigu ! L'amitié peut être sentimentale ou contractuelle, dans ce cas, elle implique un échange de cadeaux, signes tangibles de la situation ainsi créée. Pensons aux relations des princes et à leurs présents réciproques !

Le vocabulaire désignant la féodalité, *treue* en allemand, ne vient pas de *drus* = le chêne, en grec. La racine i.e. se réfère à toute espèce d'arbre s'il est solide, ferme, en bonne forme. A travers le germ. latinisé *trustis*, le vieux slave, *druzina*, elle évoque le compagnonnage de ceux qui partagent le même pain, *comes* = compagnon.

La notion de *foi*, en latin *fides*, doit être comprise comme un crédit de confiance à tirer sur quelqu'un, non comme un don. L'expression *foi et hommage*, tenue pour redondante, en retrouve ainsi sa pleine signification bilatérale : le vassal compte sur la foi du suzerain, le suzerain sur l'hommage du vassal, dans un parfait équilibre. Ainsi *credo* et *fides* relèvent-ils de la même notion, à savoir placer le *kred* = la puissance magique dont, ensuite, on tire avantage. Le terme *crédit* serait plus explicite.

Paiement et achat sont deux parties distinctes d'une même opération dans l'esprit indo-européen primitif : on conclut d'abord l'achat, puis on procède au paiement. Il est curieux de constater que l'adjonction à *dare* = donner, du latin *venum*, issu de la racine i.e. signifiant acheter, ait renouvelé la notion de *vendre*. Ainsi celui qui vend, donne, comme celui qui achète, prend !

Le germanique *kaufen*, du latin *caupo* = cabaretier, trafiquant, nous introduit dans le domaine du commerce distinct du don et de l'acceptation de celui-ci. Un troisième élément apparaît, l'intermédiaire, dans des conditions pas tellement différentes de l'image classique des magasins de traite coloniaux, à la fois boutique et débit de boisson, individu de rang inférieur, sans loisir, *nec-otium* = négoce.

Dans l'ensemble, les usages et les techniques des Indo-Européens témoignent d'un degré de supériorité par rapport aux civilisations archaïques. Les mots utilisés pour *salairé* ont d'abord concerné les actions d'éclat avant de s'appliquer à la rémunération d'un travail. Ainsi *merces* = rétribution, en relation avec *mercx* = marchandise, *mercenarius* = mercenaire évoque un paiement en argent, comme le français *denrée* constitue la contrevaletur d'un *denarius*, *soldat* vient de *solidium* = le sou d'or, *salairé* de *salarium* = le prix de la ration de sel, payer de *pacare* = apaiser par une distribution d'argent.

La parenté.

La société indo-européenne repose sur la grande famille encore présente en Serbie au XIX^e siècle dans la *zadruga*. Elle repose sur

le patriarcat quoique certains peuples restent matrilineaires. La terminologie courante confirme cette ambiguïté : le latin *nepos* désigne à la fois le *neveu* et le *petit-fils*, ce qui résulte de la coutume des mariages entre cousins croisés. Le père n'est dès lors pas nécessairement le père physique, ni le frère le frère consanguin, sœur désigne l'être féminin appartenant au groupe. *Avunculus* en latin peut être à la fois le grand-père et le grand-oncle, en vertu des filiations exogamiques avec dominance matrilineaire ou utérine: Le frère de la mère dirige alors la famille. Cousin se dit *co-neveux* : *anepsias*, en grec. La croyance primitive dans la réincarnation explique que le petit-fils soit dénommé le petit grand-père, en vieux français *avelet* par opposition à *ave* = aïeul. Les formes désignant les noms du mari prévalent sur ceux du père. Ceci témoigne de la *prééminence de la mère* au foyer. Il reste cependant que le système patriarcal avec parenté par alliance triomphe tôt chez les Indo-Européens.

Les statuts sociaux.

Dans toutes les langues indo-européennes les unités sociales, telles que clan, phratrie, tribu, sont bâties sur des radicaux exprimant au départ une communauté de naissance : le latin *gens -tis*, évoque le lieu de naissance ; *curia*, de *co-viria*, l'ensemble des *viri* d'origine plus récente ; *tribus*, un ensemble de trois groupes. Les adjectifs dérivant du mot père sont plus nombreux, ce qui confirme la prépondérance de l'autorité paternelle, ceux qui évoquent la mère viennent en réalité de *mètrauios* = oncle maternel. Ainsi au système de parenté classificatoire à base matrilineaire se substitue un système descriptif à base patriarcale.

La tripartition sociale repose sur un symbolisme à base de couleurs, celles des vêtements :

prêtre - blanc - *brahman* (Inde) - *athravan* (Iran), celui du feu guerrier - rouge - *ksattrya* - *ratha østra*, celui sur le char
travailleur - bleu - *vaisya* - *vastryo tsuyant*, celui des pâtures
sudra - *huiti*, celui du métier.

L'importance du char peut se juger à l'expression latine *equo vehi* = aller à cheval, étym. conduire un cheval.

Les groupements sociaux présentent aussi des similitudes :

Iran	Inde	Grèce	Rome
<i>dam</i> = famille	<i>dam</i> = maison	<i>domos</i> = maison	<i>domus</i> = famille
<i>vis</i> = clan	<i>vis</i> = peuple	<i>woikos</i> = famille maison	<i>vicus</i> = quartier
<i>zantu</i> = clan	<i>jantu</i> = collectivité	<i>genos</i> = clan ensemble	<i>gens</i> = clan descendance
<i>dahyu</i> = pays	<i>dasyu</i> = ennemi	<i>phratiriai</i> <i>phulai</i>	<i>curia</i> <i>tribus</i>

Elles attestent un renouvellement lexical et une conservation politique du côté grec et romain. Aux Indes, le pays est celui des conquis, donc des ennemis.

La linguistique confirme le groupement social des I.E. primitifs en grandes familles rassemblant fils et filles, gendres et brus, exploitant en indivision le domaine commun. Ultérieurement, il y aura division du domaine, puis apparition d'un groupement territorial, la *polis*, issue du hasard de la guerre ou d'autre chose.

Foris - *foras portas* - *foranus* - forain - horsain - étranger évoquent l'opposition entre le dedans et le dehors, le groupe social et son habitat et ce qui lui est extérieur. L'opposition *domos lagros* se réfère à un peuplement localisé isolé par des étendues étrangères, *peregrinus* = étranger ; *agrios* = sauvage.

Le terme (e)*leutheros* = homme libre, donne *leod* en vieil allemand, *leute* en allemand, *leude* en francique, *liberi* en latin. Tous ces termes se réfèrent à l'appartenance à une souche ethnique. Le latin *liberi* se rapporte aux enfants nés de bonne souche, procréés comme être libres, *ingenuus*, c'est-à-dire légitimes. Cette opposition libre/esclave témoigne d'une société qui se dégage d'un contexte social et servile : le mode de production asiatique (?) pour entrer dans une société de dépendance personnelle : le mode de production féodal (?) où l'on reste *soi* avec les *siens*, parmi les *compagnons*.

L'allemand *frei* à comparer avec *freund* souligne l'apparition d'une nouvelle liaison où la liberté est subordonnée à l'amitié, l'affection. Les *francs* sont les amis, les « complices », à mettre en rapport avec franchise, amitié, fraternité dans les actes médiévaux.

Le latin *civis* doit se traduire non par *citoyen*, mais par *concitoyen*, associé par un rapport d'amitié par opposition avec l'étranger. Ainsi se rencontrent des valeurs sociales et sentimentales. Il en est de même dans le grec *philos*, lié à l'*hospitation*, l'échange de serment, le baiser, *philèma*, dont le symbolisme est vif. Chez les Perses, dit Hérodote, le baiser sur la bouche est signe d'égalité, sur la joue de légère subordination, la prosternation implique la soumission ou dévotion.

L'esclave est hors de la communauté, étranger il en porte le nom : ainsi *doulos* en grec, vient d'une langue non indo-européenne originaire d'Asie mineure (?), *servus*, en latin, vient de l'étrusque, *wealh*, en anglo-saxon, esclave = le Celte. Esclave vient de slave, par le grec byzantin *sklavoï*. Le celtique *gwas*, le serviteur, a donné le *vassal*, l'inférieur.

Par opposition à l'étranger libre, toujours pourvu d'un statut, *hospes* « hôte » ou *hostis* « ennemi », il n'a pas de droit : *hèlauka* = je suis perdu, de *aliskomai* = pris. Pensons à *hilote* !

Pour désigner le *peuple*, plusieurs dialectes i.e. occidentaux usent de la racine *tew* « être gonflé, puissant ». Le peuple apparaît donc comme le plein développement du corps social, ainsi *Teutoni, deutsch*. Inversement les Slaves désignent les étrangers par *tuzdi*. La racine *ple* « être plein » donne en russe *plemja* = peuple, en grec *plethos* = foule, en latin *plebs* = la pluralité (?).

La royauté.

Celui que le latin appelle *rex* = roi, est plus religieux que politique, il ne commande pas, mais il fixe les règles, il détermine ce qui est « droit ». Il est plus prêtre que souverain. La notion de richesse et de paix est associée à la personne du roi. L'anglais *lord* vient de *hlaford*, composé de *hlaf* (anglais *loaf* = miche) signifiant *pain* ; *hlafwaerd* = « le gardien du pain », seigneur nourricier. De même *lady* vient de *hlaf-dige* = pétrisseuse de pain.

Si *basileus* désigne le roi en grec, c'est par extension de la notion de notable, c'est *wanaks* l'équivalent du *rex* latin. Lui seul a relation personnelle avec les dieux, même si le *basileus* reçoit des dieux ses insignes il n'a pas d'autre rapport avec eux. Il porte le sceptre, c'est-à-dire le symbole du message sacré, le bâton pour s'appuyer, équivalent de la crosse.

La part d'honneur attribuée au roi par ses sujets, c'est le *gêras* bien matériel qui n'a rien à voir avec *gêraun* « vieillard ». Il doit être distingué de la *timè* honneur, dignité permanente d'origine divine attribuée aux hommes par Zeus. Les héros peuvent aussi arracher aux dieux un pouvoir magique : le *kudos* dont la possession confère la supériorité. Une même vertu magique imprègne le *kratos* = prévalence ou *kratus* = dur, à rapprocher de l'indo-iranien *kratu* = vertu (magique) du guerrier (cfr le latin *credo*).

L'anglais *king*, l'allemand *König*, proviennent de la même racine que le latin *gens* : il est « celui de la lignée ». L'allemand *Edel, adel*, doit être mis en parallèle avec le grec *atitalo* = élever un enfant, allusion possible au *forestage*, coutume selon laquelle les enfants sont confiés à une famille étrangère pour leur éducation.

Le droit.

Une notion générale de l'*Ordre* religieux, moral, juridique, technique, est donnée par l'iranien *arta* qui se retrouve dans les dérivés latins *ars* = talent, *ritus* = ordonnance. La *thémis*, c'est l'ordre imposé par les dieux, dans le *genos*, lui-même d'origine divine. La *dikè*, latin *dico*, montrer, puis dire, règle les rapports entre les familles par l'entremise d'un « diseur de formules ». Le latin *jus* = formule, *jus jurandum* = formuler une formule, *jurare* = formuler.

Pour le Latin, *ensor* = celui qui détient l'autorité (*auctoritas* = force divine de faire exister) pour « apprécier » ou estimer chaque chose à sa juste valeur. L'estimation désigne le rang dans lequel chacun sera inscrit au *census* = recensé. *Auctoritas* = pouvoir divin de créer quelque chose, est à rapprocher de *augur* = devin interprète des dieux, d'*augustus* = le créateur (?), celui qui est sorti, l' élu, doté de l'accroissement divin. Ils procèdent d'un sens initial de *augere* = promouvoir. Ainsi toute parole prononcée avec *autorité* change l'ordre des choses, crée un ordre nouveau.

Chez les Latins, le *quaestor* est celui qui cherche à se procurer soit le criminel, soit l'argent, d'où fonction de juge et de trésorier.

Du grec *istaur* = le témoin qui a vu, « le voyeur », procède l'historien, le témoin privilégié. Les *Histoires* d'Hérodote devraient se traduire : *Choses vues* !

Religion.

Le sens latin de *mactus* = rendre grand, évoque la fonction sacrificielle où l'offrande est destinée à donner vie aux dieux. *Prajapati*, dieu primordial du brahmanisme, vit des sacrifices des hommes.

Le folklore serbe où les femmes prélèvent de l'eau à l'aide de petites coupes dans la rivière pour la consacrer aux morts, illustre le sens de *libatio* = prélèvement, puis butinage.

Le banquet de sacrifice, en latin *daps*, s'applique au sens où faire la fête implique « claquer du fric », gaspiller des richesses. Il a comme corollaire *damnum* = perte d'argent, dommage.

Le grec *thuau* = je sacrifie, procède d'une racine « faire de la fumée » qui engendre également le latin *febro-*, *februarius* = février, le mois des purifications par la fumée : les feux du Carnaval ! Le calumet aide les Peaux-Rouges à se mettre en communion avec les esprits et dispose donc à la lucidité des jugements.

Le latin *lustrum*, contrairement au sens accepté n'a rien à voir avec l'eau (par *luo*), il doit être lié à *lux*. Il évoque la période de cinq années séparant deux recensements, la revue des centuries nouvellement constituées et la cérémonie de clôture du recensement à l'aube du dernier jour à l'aide d'une circumambulation solennelle reproduisant le mouvement du soleil autour du nouveau monde ainsi créé.

Le latin *supplex* = plié aux pieds de, prosterné, a comme corollaire le grec *hiketès*, de *hikanau* = toucher, supplier en touchant (les genoux).

Que le Latin soit sensible aux présages est illustré par six termes différents contre un seul en grec : *téras*. Ce sont : *omen* = déclaration en vérité ; *monstrum* = être dont l'anomalie constitue un avertissement

(*moneo*) ; *ostentum* = spectacle étendu (rac. *ten-*) face (*obs-*) à l'observateur ; *portentum* = événement étendu sur une longue durée ; *prodigium* = émission publique (*prod-*) d'une voix divine (*aio*, par *agium*, je dis oui).

Les Indo-Européens primitifs ne concevaient pas ce phénomène omniprésent qu'était la religion comme une institution distincte. Ils n'ont pas de mot pour la désigner. Là où il existe son apparition est tardive, le grec *threskeia* date du 1er s. av. J.C., il signifie « ensemble de croyances et de pratiques ». Le latin *religio* = scrupule, vient de *relegere* = recollecter, reprendre pour un nouveau choix, attitude subjective réflexive donc. Quant au terme latin *superstitio*, il concerne la « faculté de révéler l'invisible » propre aux devins, aux personnes douées de double vue. Son sens se préjorise en raison du discrédit qui finit par frapper les magiciens et voyants de toute nature.

Tels sont les principaux enseignements de ces volumes arides à la lecture mais passionnants par la richesse potentielle qu'ils révèlent. Ils appellent une nouvelle lecture de bien des sources jugées peu compréhensibles ou totalement « loufoques » celles de notre haut moyen âge par exemple. Ils impliquent une rupture avec la synchronie étroite de l'historien au bénéfice de la synchronie des structures étalées dans la durée. Bien plus que l'histoire de la littérature, voilà une philologie essentielle pour l'historien. Etymologie, clé de l'enseignement ?

René VAN SANTBERGEN.